
M A N U S C R I T

STILL LIFE (MONROE-LAMARR)

de Carles Batlle

traduit du catalan par Laurent Gallardo

cote : CAT20D1196

année d'écriture de la pièce : 2018
année de traduction de la pièce : 2020



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».



ESPACE

Dans la pièce, deux lieux sont représentés :

- L'appartement de Hedy Lamarr en 1966.
- La maison de Hedy Lamarr en 1962.

Si ces deux lieux peuvent se traduire scéniquement par deux espaces juxtaposés, il serait préférable de les concevoir comme un seul espace où coexistent deux temporalités encastrées l'une dans l'autre. Le metteur en scène en décidera.

Il est toutefois primordial que les spectateurs *reconnaissent* les deux époques. Parfois, un étrange phénomène physique permet aux personnages d'interagir à travers le temps et l'espace.

Un micro est placé quelque part sur scène. Il n'appartient à aucune époque, à aucun lieu précis.

PERSONNAGES

TONY (Anthony Loder) : fils de HEDY, 16 ans en 1962 (début août), mais il paraît plus âgé / 20 ans en 1966 / 51 ans en 1997.

WILLIAM (William J. Weatherby) : 37 ans en 1966 (début février).

MARILYN (Marilyn Monroe) : 36 ans en 1962.

HEDY (Hedy Lamarr) : 47 ans en 1962 / 51 ans en 1966. À ces deux époques, elle porte les cheveux mi-longs, bruns, légèrement éclaircis. C'est une femme séduisante, comme l'atteste sa légende. À 51 ans, elle a même un meilleur aspect physique qu'à 47 ans.

(Tous les personnages sont réels, mais leurs actes et leurs propos dans cette pièce sont la responsabilité de l'auteur.)

- Le signe « / » indique le début de la réplique suivante ou une interruption brusque en fin de réplique.
- Les points de suspension indiquent toujours une sorte de pause (relativement courte dans le continuum de la réplique, relativement longue entre deux répliques).
- Les didascalies qui apparaissent sous forme de colonnes doivent se lire en simultané.

PROLOGUE

(Musique. Une brève vidéo de Hedy Lamarr est projetée sur grand écran. C'est le genre de vidéo anthologique – composée de photographies et d'extraits de films – que l'on utilise habituellement lors d'une cérémonie comme celle des Oscars pour retracer la carrière d'un artiste ayant remporté un prix d'honneur. À la fin de la vidéo, sont projetés le texte et l'image suivants :

*ELECTRONIC FRONTIER FOUNDATION
PRIX PIONEER 1997
Décerné à **HEDY LAMARR**.
Pour l'invention d'un système de
communication destiné au contrôle à
distance des torpilles.*



Applaudissements en fond sonore.

Tony apparaît, avance sur scène et s'arrête devant le micro.)

TONY : Merci.

...

Merci beaucoup. Ma mère ne peut pas être parmi nous ce soir. Mais elle aurait aimé partager ce..., elle aurait aimé vous embrasser, rire et même pleurer avec vous... C'est un moment très spécial, très émouvant. Un moment tant espéré et ô combien mérité... Quel dommage.

...

La vie de Hedy Lamarr a connu bien des rebondissements... Saviez-vous que ma mère a fui l'Europe juste avant que la guerre éclate ? Qu'elle a renoncé au luxe de la haute société viennoise pour venir ici ? Vous n'en saviez rien, n'est-ce pas ? Il y a tant de choses que vous ignorez !... Pourtant tout le monde se souvient qu'elle a travaillé à Hollywood à l'époque la plus glamour et la plus sauvage, celle des grands studios et des grandes stars. Et qu'elle y a mené une vie pleine de scandales ! Vous ne pouvez pas vous imaginer les énormités qu'on a racontées au sujet de ma mère !

(Son téléphone portable, qui se trouve dans la poche de sa veste, se met à sonner... Il le sort et regarde qui l'appelle. C'est un téléphone relativement gros, comme ceux de l'époque. Il hausse les épaules, lève les sourcils et sourit. Il demande au public d'être compréhensif. Tout le monde devine que c'est elle. On entend quelques rires.)

Allô ?

...

Non.

...

Pas encore.

...

J'en suis à la moitié, maman.

...

Oui, je t'appelle quand j'ai fini.

...

Moi aussi.

...

Elle m'a demandé de vous saluer... (*Applaudissements en fond sonore.*) Merci... Où en étais-je ?... Ah oui..., les énormités qu'on a racontées au sujet de ma mère... Il est tout de même incroyable que « la plus belle femme du monde » ait pu faire ce qu'on prétend qu'elle a fait, vous ne trouvez pas ? Mais la réalité est là : Hedy Lamarr a développé un projet scientifique d'une importance cruciale pour la paix dans le monde (*Il montre l'image et le texte projetés*).

...

Personne – et quand je dis personne, ce n'est personne – n'a prêté attention aux idées fantaisistes de cette actrice hollywoodienne. Pourquoi l'aurait-on fait ? Comment était-il possible qu'une femme si belle puisse aussi être intelligente ? Pendant des décennies, les Etats-Unis ont exploité cette invention insensée. Et durant tout ce temps, personne n'a eu le courage de reconnaître son inventeur.... Ou peut-être devrais-je dire son inventrice... Mais le temps passe. Et notre grand pays sait admettre ses erreurs et les réparer. Aujourd'hui, enfin, notre nation reconnaît publiquement le grand talent de Hedy Lamarr et son inestimable contribution à la science. Merci beaucoup. Depuis chez elle, ma mère malade nous écoute dans son lit. (*Il lève son téléphone.*) Merci à toi, Hedy! (*Applaudissements en fond sonore.*)

...

En signe de reconnaissance, elle m'a demandé de vous faire don de ce tableau. (*Il s'agit de l'œuvre de Renoir qui illustre la première page de la pièce ; il est possible de la projeter.*) Elle dit que c'est le dernier de sa collection. Je dois vous avouer que je ne l'avais jamais vu. Une nature morte... Des oranges, on dirait...

(L'obscurité se fait progressivement.)

SCENE 1

(Rappelons que la disposition des didascalies en deux colonnes n'implique pas nécessairement la division de la scène en deux espaces. Ceux-ci peuvent s'encadrer l'un dans l'autre.)

1966	1962
<p><i>Salle de séjour d'un appartement. Murs blancs, peu de mobilier. Une porte-balcon. Un énorme sofa, quelque peu disproportionné. Devant celui-ci, un projecteur de cinéma¹. Quelque part, un tourne-disque et un téléphone.</i></p> <p>William entre. Il observe la pièce, marche jusqu'au balcon et jette un coup d'œil en direction de la rue. Ensuite, il prend un verre, mais il lui manque quelque chose...</p> <p><i>Il sort.</i></p> <p><i>Il entre à nouveau avec deux glaçons dans son verre et une bouteille de champagne. Il se sert.</i></p> <p><i>Il s'approche du tourne-disque, passe en revue les vinyles sur le meuble et en met un qui attire son attention : « Eleanor Rigby » des Beatles. Ensuite, il s'assoit sur le canapé et contemple les murs vides tandis qu'il savoure son verre en</i></p>	<p><i>Salon d'une somptueuse demeure décoré avec goût. Sur les murs, des tableaux d'artistes connus : un Cézanne, le Portrait d'une jeune femme de Modigliani et un dessin de Picasso. Sur un meuble à part, une petite sculpture en bronze de Rodin... Un espace vide et une trace de saleté sur l'un des murs indiquent qu'il manque un tableau.</i></p> <p><i>Il y a aussi un projecteur de cinéma semblable à celui de 1966 (il s'agit sans doute du même), un projecteur de diapositives et un téléphone.</i></p> <p>Marilyn entre. Elle porte un foulard sur la tête et des lunettes de soleil. Elle enlève les lunettes et le foulard, jette un coup d'œil à l'horloge et se met à fouiner. Elle enlève sa veste et se renifle les aisselles...</p> <p><i>Elle manipule le projecteur de cinéma et met en route, peut-être sans le vouloir, le film que quelqu'un avait laissé préparé... Il s'agit d'un extrait de The Misfits–Les désaxés de John Huston (1961), concrètement la scène</i></p>

¹ Il s'agit d'un projecteur des années 60 avec ses bobines de film.

<p><i>écoutant la musique.</i></p> <p><i>Il observe la danse de Marilyn sans la voir.</i></p> <p><i>Le téléphone sonne.</i></p> <p><i>William se lève et arrête la musique. Il se rassoit sur le sofa et attend.</i></p> <p><i>Le téléphone continue de sonner.</i></p> <p><i>Hedy entre en courant. En tombant sur William, elle a un léger sursaut. Elle n'arrive pas à temps pour décrocher le téléphone, qui cesse finalement de sonner.</i></p>	<p><i>où Eli Wallach et Marilyn Monroe dansent ensemble.</i></p> <p><i>On n'entend pas le son du film. Uniquement la musique des Beatles en fond sonore. Marilyn se dandine tout en suivant la scène, puis danse sans entendre la musique.</i></p> <p><i>Le téléphone sonne.</i></p> <p><i>Marilyn cesse de danser et éteint le projecteur. Elle attend.</i></p> <p><i>Le téléphone continue de sonner.</i></p> <p><i>Personne ne vient.</i></p> <p><i>Le téléphone cesse finalement de sonner.</i></p> <p><i>Marilyn s'assoit. Peut-être fume-t-elle, ou se regarde-t-elle dans le miroir, ou peut-être donne-t-elle l'impression de suivre la discussion de 1966.</i></p>
--	--

HEDY : Bonjour.

...

WILLIAM : Salut... Ça fait un moment que j'attends.

HEDY : Excusez-moi mais/

WILLIAM : Tu as l'heure ?

HEDY : Qui êtes-vous ?

WILLIAM : On m'avait prévenu que tu étais toujours en retard.

HEDY : Je crois que vous vous êtes trompé d'appartement. Qui attendez-vous ? Comment êtes-vous entré ?

WILLIAM : Tu fais poireauter les gens combien de temps d'habitude ?

HEDY : Je vous prie/ de...

WILLIAM : Une demi-heure ?

HEDY : Qui vous a ouvert/ la porte ?

WILLIAM : Tu m'as fait peur. Je ne savais pas que tu étais chez toi.

HEDY : Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

WILLIAM : Le temps de me servir une coupe de Dom Pérignon avec deux glaçons.

HEDY : On ne met pas de glaçons/ dans le...

WILLIAM : J'aime siroter l'eau quand les glaçons fondent. Tu as l'heure ?

HEDY : Non.

...

WILLIAM : Ça doit faire au moins dix minutes que ton fils m'a ouvert.

HEDY : Anthony vous a ouvert ? Il vous a ouvert et il est parti ?

WILLIAM : Oui.

HEDY : Ecoutez, je suis pressée. Vous comprenez que je ne peux pas vous laisser seul ici.

WILLIAM : Tu as une montre, à ce que je vois.

HEDY : Comment ?

WILLIAM : Tu viens de la regarder. La montre, à ton poignet.

HEDY : Je dois partir.

WILLIAM : Eh bien, quelle heure est-il ?

HEDY : Huit heures.

WILLIAM : Ton fils m'a demandé d'attendre ici.

HEDY : Mon fils/

WILLIAM : Tu as décidé de leur parler, n'est-ce pas ?

HEDY : Comment ?

WILLIAM : Tu as décidé de leur parler, mais tu n'as pas le courage de descendre... Tu n'aimes pas les journalistes.

HEDY : Comment savez-vous que/

WILLIAM : C'est de notoriété publique : tu détestes les journalistes.

HEDY : Comment savez-vous que j'ai décidé de leur parler ?

WILLIAM : C'est ton fils qui me l'a dit.

HEDY : Mon fils n'est pas au courant.

WILLIAM : Alors, c'est bien ce que je pensais : tu as décidé de leur parler... tu devrais le dire à ton fils. Il doit sûrement penser que ce n'est pas une bonne idée.

HEDY : Maintenant, il faut partir.

WILLIAM : Qu'est-ce que tu veux que je dise à ton fils ? Tony, c'est bien ça ? Un message à lui transmettre ?

HEDY : Vous ne m'avez pas comprise... Il faut que nous partions. Vous et moi. Si vous ne sortez pas immédiatement, je serais dans l'obligation d'appeler/ la...

WILLIAM : Bravo !

HEDY : Bravo ?

WILLIAM : Tu as vraiment l'air fâchée ! Certains disent que tu as perdu l'habitude de jouer. Des conneries ! C'est une interprétation splendide !... Qu'est-ce que tu veux que je dise à Tony quand il reviendra ?

HEDY : Mon fils s'appelle Anthony... Et je vous assure que je suis très en retard.

WILLIAM : C'est un souvenir de jeunesse, cette montre ? De l'époque où tu vivais à Vienne ? Elle était à ton père ?... Tu veux une coupe de champagne ?

HEDY : Je doute que mon fils vous ait servi du champagne... Comment l'avez-vous rencontré ?

WILLIAM : Il m'a dit que tu voulais m'offrir du travail.

HEDY : Quel genre de travail ?

WILLIAM : Il n'a pas voulu me le dire.

HEDY : Vous êtes journaliste, n'est-ce pas ?

WILLIAM : Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

HEDY : Vous n'obtiendrez rien de moi. C'est un malentendu, j'ai déjà tout dit aux parasites de votre espèce... Excusez-moi, mais il vaut mieux appeler les choses par leur nom. Maintenant, je vous remercie de me laisser tranquille. Je ne sais pas comment vous êtes entré, mais je vous demande une dernière fois de sortir de chez moi.

WILLIAM : Tiens, *chez toi*. Je pensais que c'était chez quelqu'un d'autre ici.

...

HEDY : Que voulez-vous dire ?

WILLIAM : J'avais une amie qui habitait dans le quartier.

HEDY : Une amie ?

WILLIAM : Oui, dans cette rue... J'aime tellement cet endroit. Mais elle a laissé son appartement pour aller vivre dans un quartier plus chic. Quelle idée ! Je lui disais tout le temps de ne pas le faire. Il n'y a rien qui vaille les arbres de cette rue. Ici, on n'entend pas le moindre bruit et les parasites ne vous dérangent pas... Elle était actrice, elle aussi.

HEDY : Je vais appeler le gardien.

WILLIAM : Mais elle n'a pas suivi mon conseil. Il faut dire qu'elle ne suivait jamais mes conseils.

HEDY : Je l'appelle.

(Hedy saisit le téléphone.)

WILLIAM : Joseph, le gardien, est un type génial. Je lui ai offert un jeu de serviettes quand il a eu ses jumelles. C'est un cadeau très utile, les serviettes, je t'assure.

HEDY : Vous connaissez le gardien ?

WILLIAM : Tu es vraiment pressée ? Peut-être que la montre de ton père n'est pas à l'heure...

HEDY : Ce n'est pas la montre de mon père.

WILLIAM : Je me disais bien...

...

On pourrait discuter un moment. Il te reste du temps avant l'audience. Et le juge sait déjà que tu seras en retard. Tout le monde te connaît. C'est la réputation que traînent les actrices arrogantes !... Excuse-moi, mais il vaut mieux appeler les choses par leur nom.

...

HEDY : Mon fils vous a vraiment laissé entrer ?

WILLIAM : Il dit que tu as eu une idée brillante. Et, apparemment, je peux t'aider.

HEDY : Je ne sais pas de quoi vous parlez.

WILLIAM : Je crois bien que si.

...

HEDY : Passez-moi la bouteille, s'il vous plaît.

WILLIAM : Ce sera sans glaçons. J'ai cherché dans le congélateur et il n'en reste pas.

HEDY : Vous avez trouvé le frigo ?

WILLIAM : D'habitude, le frigo est dans la cuisine.

HEDY : Mais pour y arriver, vous êtes passé devant ma chambre pendant que je dormais. La porte était ouverte.... Vous m'avez donc vue.

WILLIAM : Je ne voulais pas te réveiller.

HEDY : Tout à l'heure, vous m'avez dit que vous ne saviez pas que j'étais ici et que/ je vous avais...

WILLIAM : Tu ne devrais pas dormir habillée. Maintenant ta robe est toute froissée.

(On entend la clé dans la porte d'entrée et une voix qui crie.)

TONY : Tu es encore là ?

(Aucun des deux ne répond.)

TONY : Il y a quelqu'un ?

(Quelques instants plus tard, Tony entre dans le séjour. Sa veste est mal mise et sa cravate dénouée. Il est possible aussi qu'un pan de sa chemise sorte de son pantalon. Il regarde Hedy et William un peu surpris.)

TONY : Je peux savoir pourquoi personne ne me répond ?... Tu as bu de l'alcool, maman ? Tu sais l'heure qu'il est ? Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, surtout avant d'aller au tribunal... C'est du champagne ça ? Tu as pris une coupe de... Dom Pérignon, maman ? Je ne comprends pas comment tu as pu faire ça... *ici*. Bon, laisse tomber... Je t'en prie, ne sois pas en retard cette fois-ci. On doit y être dans trois heures. Et il faut encore que tu te changes.

Et vous ? Qui êtes-vous ?

(Hedy respire profondément.)

HEDY : Tu ne m'as pas dit que tu sortais.

TONY : Tu dormais.

HEDY : Ne me refais plus jamais ça.

TONY : Si je t'avais réveillée...

HEDY : Eh bien ?

TONY : Tu m'aurais dit/

HEDY : Plus jamais.

TONY : « Plus jamais » ? Tu m'aurais dit « plus jamais » ?

HEDY : Promets-le-moi !

TONY : Plus jamais quoi ?... Si je t'avais réveillée, tu ne m'aurais pas laissé sortir.

HEDY : Et pourquoi ça ?

TONY : Tu veux vraiment que je te le dise ?

HEDY : Ta chemise est toute chiffonnée.

TONY : Ta robe aussi.

HEDY : Tu me le promets ?

TONY : Quoi donc ?

HEDY : Que tu ne me laisseras plus jamais seule.

TONY : J'ai vingt ans, maman.

HEDY : Oui, je sais. Je suis ta mère.

TONY : Une mère qui boit du champagne le matin en compagnie d'un homme que je n'ai jamais vu. Je peux savoir ce que vous foutez là ?

HEDY : Parle correctement, Tony. Ce monsieur est venu m'aider.

TONY : Pourquoi as-tu besoin d'aide ?

HEDY : Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas l'un de ces parasites qui attendent en bas. C'est un vieil ami. Retrouver de vieilles amitiés, c'est toujours réconfortant, n'est-ce pas ?

TONY : Et ton ami s'appelle... ?

WILLIAM : William.

TONY : William...

HEDY : Allez, va, l'avocat t'attend... Ne t'inquiète pas, je serai à l'heure. Au fait, d'autres parasites ont appelé.

WILLIAM : Heureusement qu'il y a/ des parasites.

HEDY : Il faudra qu'on change de numéro de téléphone.

TONY : Qu'est-ce que vous voulez dire ?

WILLIAM : Si les parasites n'avaient pas appelé, peut-être que ta mère dormirait encore.

TONY : Les journalistes t'ont réveillée ?

HEDY : Tu vas être en retard.

TONY : Je t'ai promis de ne pas te laisser seule. C'est ce que tu m'as demandé.

HEDY : Tu vois bien que je ne suis pas seul, Anthony.

TONY : Je ne suis pas certain que tu ne le sois pas, maman.

...

HEDY : Allez, va...

TONY : Tout ira bien ?

HEDY : Tu me laisses en bonne compagnie. N'est-ce pas, William ?

TONY : Très bien. On se retrouve sur les marches du tribunal dans trois heures. Je te fais confiance. On préparera notre défense avant d'entrer... Quant à vous, ne la distrayez pas trop... Tu me promets de te changer avant de venir ?

HEDY : Tu me promets de t'habiller un peu mieux avant le procès ?

TONY : Je peux te faire confiance ?

(Hedy fait un signe affirmatif, tout comme William. Tony embrasse sa mère et regarde fixement William quelques secondes. Il fait ensuite un geste de la tête et sort. Silence légèrement tendu.)

HEDY : Je vois que tu connais bien mon fils.

...

J'imagine la scène. Anthony a tellement insisté pour que tu montes ! Tu n'as pas su lui dire non, évidemment. Ensuite, il t'a offert une coupe de Dom Pérignon... Comment refuser ? C'est le premier champagne qu'on sert dans cette maison depuis... depuis longtemps. Anthony est toujours si aimable... Oui, j'imagine la scène. Dommage que ce ne soit pas la réalité. Tu sais, mon fils n'aime vraiment pas les journalistes... Et oui, tu as raison, moi, non plus. Je les aime encore moins que lui. Surtout après ce qui s'est passé.

WILLIAM : Je ne suis pas journaliste.

HEDY : Je n'ai pas envie de jouer... Si tu n'es pas journaliste, alors qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

WILLIAM : Ça fait des jours que j'essaie d'entrer en contact avec toi, mais c'est impossible.

HEDY : Qu'est-ce que tu veux ?

WILLIAM : On m'a dit que tu cherchais quelqu'un. Quelqu'un qui sait écrire.

HEDY : Et toi, bien entendu, tu sais écrire.

WILLIAM : Oui... Tu veux une histoire ?

HEDY : Quel genre d'histoire ?

WILLIAM : Par exemple, celle d'un homme qui se rend à la campagne. Ça te va ?

HEDY : Essaye.

WILLIAM : Un homme de la ville se rend à la campagne et se perd. Il tombe sur un paysan. « Pourriez-vous me dire comment retourner en ville, monsieur ? ». « Non », lui répond le paysan. L'homme de la ville lui demande alors : « Pourriez-vous m'indiquer où se trouve la gare, s'il vous plaît ? Et le paysan/

HEDY : Recommence.

WILLIAM : Quoi ?

HEDY : Qu'est-ce que tu cherches ? Qu'est-ce que tu veux à la fin ?

WILLIAM : Moi, je sais ce que tu cherches, ce que tu veux, ce dont tu as besoin.

HEDY : Vraiment ?... Et qui te dit que j'ai besoin de quelque chose ?

WILLIAM : Je peux me servir un autre verre ?

HEDY : Je ne préfère pas.

WILLIAM : Je peux te donner ce que tu veux.

HEDY : Et pourquoi je devrais te croire ?

WILLIAM : C'est Frank qui m'envoie.

...

HEDY : Je vais te chercher des glaçons.

WILLIAM : Je t'ai dit qu'il n'y en avait plus. Joseph m'a/ raconté que...

HEDY : Joseph ? Qui est Joseph ?

WILLIAM : Joseph, le gardien...

HEDY : Le gardien...

WILLIAM : Joseph m'a raconté que l'immeuble est assiégé depuis deux jours, qu'il a dû fermer la porte-arrière et condamner les fenêtres du sous-sol et du rez-de-chaussée parce qu'ils se faufilaient partout. Joseph est très soucieux de l'intimité des résidents. Selon lui, tu n'y es pour rien... Il paraissait très affecté. Ça m'a touché. On voit qu'il t'apprécie. Certaines personnes deviennent plus sensibles quand elles ont des enfants. Elles pleurent même plus facilement.

HEDY : Le gardien a pleuré ?

WILLIAM : Le gardien a eu des petites.

HEDY : Des jumelles, je sais, il y a quelques mois.

WILLIAM : Toi, tu te fais du souci pour ton fils/ et lui...

HEDY : Tu connais vraiment le gardien ?

WILLIAM : Qu'est-ce que tu crois ?... Tous les autres sont dehors et, moi, je suis dedans. J'ai des ressources, je suis l'homme qu'il te faut.

...

HEDY : D'accord, je te laisse rester à une condition.

WILLIAM : Très bien.

HEDY : Tu devras descendre dans la rue, esquiver les parasites – qui voudront t’arrêter pour que tu leur craches tout ce que tu sais –, te rendre dans une station-service, trouver un peu de glace et revenir. Et tout ça en un quart d’heure. Si tu y parviens, tu pourras rester autant que tu voudras.

...

WILLIAM : Parfait. Je reviens tout de suite.

HEDY : Une dernière chose... Comment finit l’histoire ?

WILLIAM : Quelle histoire ?

HEDY : Celle de l’homme de la ville qui s’est perdu à la campagne... Pourquoi tu souris ?

WILLIAM : Maintenant tu as une raison.

HEDY : Une raison ?

WILLIAM : Pour m’ouvrir la porte quand je reviendrai.

1966	1962
<p><i>William sort.</i></p> <p><i>Hedy reste seule. Elle se penche au balcon pour regarder la rue, puis s’assoie sur le sofa et allume une cigarette (en même temps que Marilyn). Elle quitte le salon quelques instants plus tard et regagne les autres pièces de l’appartement.</i></p>	<p><i>Marilyn allume une cigarette (en même temps que Hedy).</i></p>

SCENE 2

1966	1962
<p><i>Hedy fait son entrée dans le séjour. Elle porte une nouvelle robe et tient une sorte d'album qu'elle pose sur la table. Elle jette un coup d'œil à sa montre, puis s'agenouille près du projecteur et le manipule.</i></p>	<p><i>Marilyn attend. Elle n'est pas habituée à ce qu'on la fasse attendre... Elle se lève, s'approche du bureau et fouille des documents. Quelque chose attire son attention. Elle s'assoie et se met à lire.</i></p> <p><i>Le téléphone sonne.</i></p> <p><i>Marilyn cache les documents dans un tiroir.</i></p> <p><i>Tony entre en courant. Il découvre Marilyn et a un léger sursaut... Il est surpris de tomber sur celle qu'il attendait.</i></p> <p><i>Tony n'a pas le temps de décrocher le téléphone, qui cesse de sonner.</i></p>

MARILYN : Salut... Tu dois être/

TONY : Je te connais... Je veux dire... On vous attendait.

...

Maman finit de se préparer. Elle va descendre. Vous savez comment elle est.

MARILYN : Non.

TONY : Quoi ?

MARILYN : Je ne sais pas comment elle est... Je veux dire, je ne la connais pas. Je sais qui elle est, bien sûr, mais... Enfin, tu me comprends. Je l'ai rencontrée une fois, il y a longtemps.